

Maxime Quijoux

*Professions, institutions, temporalités (PRINTEMPS), UMR 8085 CNRS et Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, 47, boulevard Vauban, 78280 Guyancourt, France*Adresse e-mail : [maxime.quijoux@uvsq.fr](mailto:maxime.quijoux@uvsq.fr)

Disponible sur Internet le 08 août 2016

<http://dx.doi.org/10.1016/j.soctra.2016.06.012>**L'industrie à la campagne. 50 ans de mémoire ouvrière d'une usine de pâte à papier dans les Pyrénées, C. Thébault, J. Thoemmes. Octarès, Toulouse (2014). 72 pp., 41 photographies**

Dans cet ouvrage, Claire Thébault et Jens Thoemmes dressent le portrait socio-historique d'une usine de pâte à papier située en milieu rural, à Saint Gaudens, dans les contreforts pyrénéens de la Haute-Garonne. À l'occasion des cinquante ans de « La Cellulose », dans une démarche conjointe avec la direction de l'usine et l'amicale des retraités, les deux auteurs ont ainsi mené des entretiens avec une trentaine de retraités et ont consulté le fonds documentaire et photographique de l'usine.

Le ton est donné dès l'introduction : l'ouvrage n'est pas destiné aux spécialistes des sciences sociales, mais plutôt à un public aussi large que possible. Sa forme en témoigne : cette monographie se présente comme un album au style narratif, abondamment illustré de photographies de l'usine à différentes époques, qui fait un usage parcimonieux des références bibliographiques. Il s'agit pour les auteurs de montrer que « le travail est plus qu'un moyen de gagner sa vie » (p. 2), en insistant sur les relations sociales qui existaient et existent toujours au sein de l'usine, et sur la place tenue par l'usine dans la vie des salariés.

Peu de choses sont dites sur les caractéristiques socio-démographiques des enquêtés, si ce n'est qu'ils représentent divers secteurs et diverses positions hiérarchiques. On devine qu'il s'agit très majoritairement d'hommes, à l'image de la main-d'œuvre de l'usine. Les très nombreux extraits d'entretiens font entendre leurs souvenirs et donnent corps à ce que signifiait la vie ouvrière dans cette usine rurale qui a profondément transformé son territoire d'implantation. Avec plus de 600 salariés au plus fort de son activité, et près de 2000 emplois induits, l'usine a ainsi entraîné le doublement de la population de Saint-Gaudens en quelques années. Les auteurs montrent bien comment les cinquante années d'existence de l'usine voient les conditions de travail s'améliorer, le risque diminuer (La Cellulose est tout de même une usine Seveso II), le processus de production s'automatiser, la rentabilité largement s'améliorer, tout en voyant décroître la culture d'atelier et le nombre de salariés. L'usine change plusieurs fois de raison sociale et de propriétaire, et l'évolution du capital témoigne d'une internationalisation croissante, et d'un éloignement géographique du centre de décision. Du côté du travail, le recours à la main-d'œuvre locale, essentiellement agricole et novice en matière d'industrie de *process*, va progressivement laisser place au recrutement d'une main-d'œuvre plus qualifiée et moins autochtone. L'automatisation s'accompagne d'une rationalisation de la gestion de la main-d'œuvre qui met fin à l'autonomie dont bénéficiaient les ateliers, et le quotidien à l'usine s'individualise.

Les salariés rencontrés témoignent d'une fierté certaine et d'un fort attachement à cette usine qui pâtissait pourtant à ses débuts d'une très mauvaise image, en raison de la pollution olfactive et aquatique provoquée par son activité. La mobilisation de 1981 contre la fermeture de l'usine a largement témoigné de cet attachement, et de l'ancrage de l'usine sur le territoire. Elle reste un souvenir vivace et fondateur — bien plus que les deux autres moments de mobilisation abordés dans l'ouvrage que sont Mai 1968, placé sous le signe d'une grève joyeuse et à faible enjeu local, et le mouvement de lutte contre la restructuration en 1993, marqué par une cohésion interne amoindrie et un repli sur l'intérieur de l'usine. Les auteurs donnent une large place à l'évocation

de ce qui, dans les récits, faisait de l'usine un lieu de vie : le recrutement de proche en proche, la vie sportive liée au travail, les repas pris dans les ateliers, les loisirs partagés après le service, la vie scandée par les horaires en trois-huit et rendant difficiles les amitiés extérieures, l'expérience partagée de conditions de travail difficiles, parfois dangereuses. Mais le récit n'occulte pas pour autant, même s'il les aborde de façon très elliptique, les conflits internes, le poids de la hiérarchie, l'évolution de la politique salariale qui dévalorise le travail ouvrier dans l'usine au fil des années — alors que les salaires étaient plutôt élevés à l'origine — et les pratiques délétères de certains directeurs, à l'opposé du directeur nommé après 1981, dont divers extraits d'entretiens dessinent le portrait, et qui se distingue par sa bienveillance, son autochtonie et sa connaissance de la production.

Cette monographie illustre de façon vivante et accessible ce que signifie l'ancrage territorial d'une usine en milieu rural et à quel point les pratiques qui y sont liées dépassent le strict cadre du travail. La façon dont les enquêtés parlent de leur attachement à l'usine et montrent que celle-ci fait partie intégrante, au moment de l'enquête encore, de leur quotidien, rappelle que le monde ouvrier en France ne se limite pas, loin de là, aux centres urbains, et que la réalité sociale qui est la sienne en milieu rural est indissociable de l'intrication entre usine et territoire. Si, à la lecture de l'ouvrage, le sociologue reste sur sa faim, c'est notamment parce que les extraits d'entretiens ne sont pas mis en perspective avec la trajectoire des locuteurs, et qu'on aimerait en savoir plus sur la composition sociale et genrée de l'usine, sur la part précise des « gars du coin », pour reprendre l'expression de Nicolas Renahy, ou sur l'évolution quantifiée des qualifications. Mais c'est surtout parce que chaque page rappelle et illustre de nombreux travaux sur le monde ouvrier et ses évolutions, tant au sujet des sociabilités que du travail ou des mobilisations, sans les citer ni les discuter. C'est somme toute un travers dont il est facile de s'accommoder, surtout si l'on prend cette monographie pour ce qu'elle est, à savoir un utile témoignage qui apporte à la connaissance sociologique du monde ouvrier un exemple de plus de ce qu'un lieu de travail peut vouloir dire pour ceux qui le font vivre. Les auteurs parviennent en une soixantaine de pages à donner une idée de l'histoire, de la vie et de l'influence d'une usine sur un territoire, et donnent à voir la centralité du travail dans la vie des milieux populaires, dans une langue accessible au-delà du cercle habituel et restreint des lecteurs de sciences sociales : c'est là une réussite qu'il convient de saluer.

Anne Bory

*Centre lillois d'études et de recherches sociologiques et économiques (CLERSE), UMR 8019  
CNRS et Université de Lille 1, Bâtiment SH2, 59655 Villeneuve d'Ascq Cedex, France*

*Adresse e-mail : [anne.bory@univ-lille1.fr](mailto:anne.bory@univ-lille1.fr)*

*Disponible sur Internet le 08 août 2016*

<http://dx.doi.org/10.1016/j.soctra.2016.06.009>

**Dictionnaire critique de l'expertise. Santé, travail, environnement, E. Henry, C. Gilbert, J.-N. Jouzel, P. Marichalar (Eds.). Presses de Sciences Po, Paris (2015). 376 pp.**

La succession de crises sanitaires, dans les années 1990, a contribué à jeter la suspicion sur l'évaluation des risques. Les réorganisations consécutives de l'expertise ont suscité des travaux en sciences sociales promouvant parfois l'ouverture aux « profanes » ou analysant le rôle joué par les médias dans les scandales sanitaires et environnementaux, avec le risque de s'enfermer dans des catégories issues de débats publics et de manquer de distance vis-à-vis des injonctions à la transparence et à l'indépendance des experts. Ce dictionnaire a précisément pour ambition